

★★★
LÉGENDES

DESTINS DE BOXEURS

HISTOIRES SUR ET HORS DU RING

Alexandre Terrini





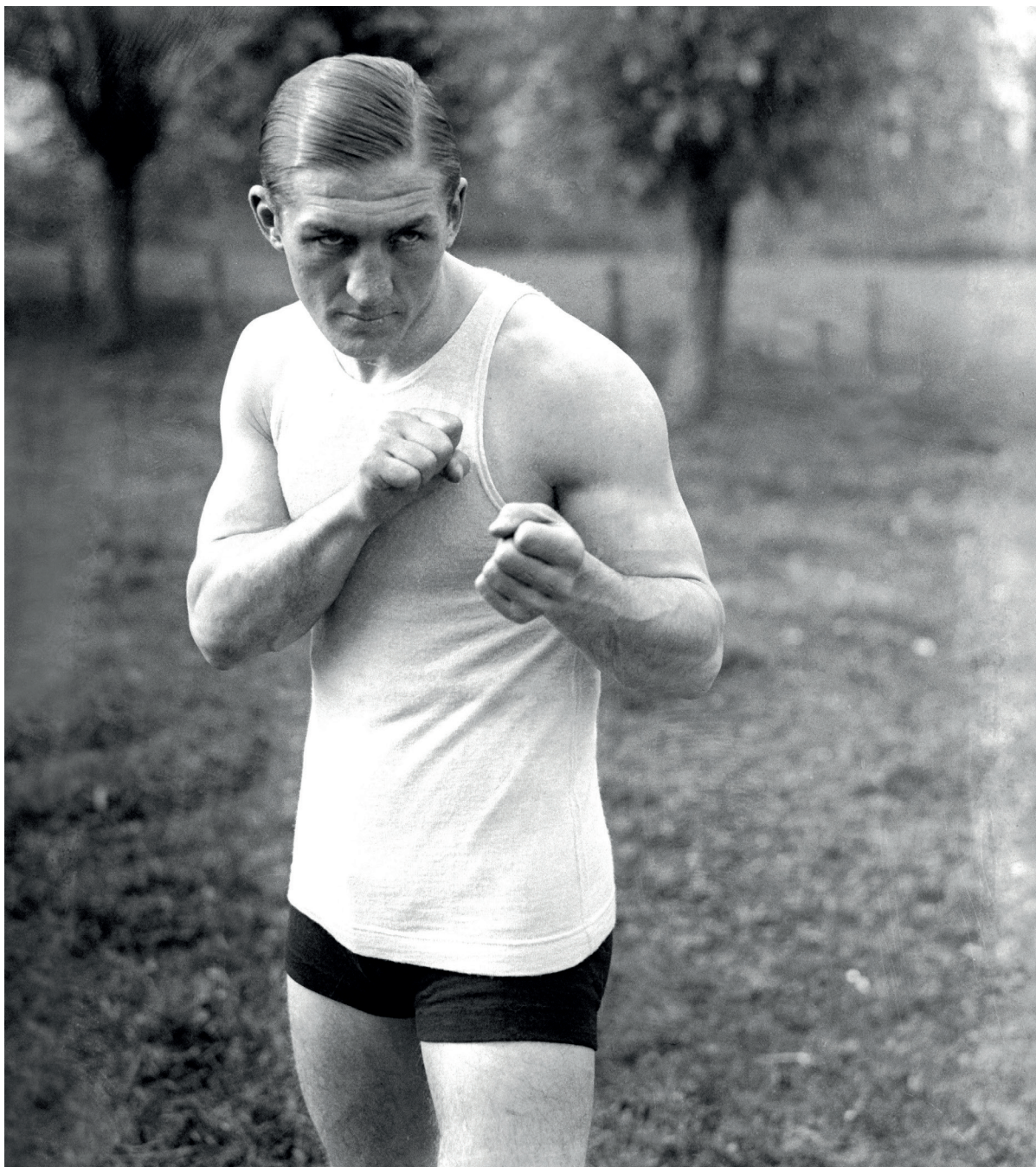
SOMMAIRE

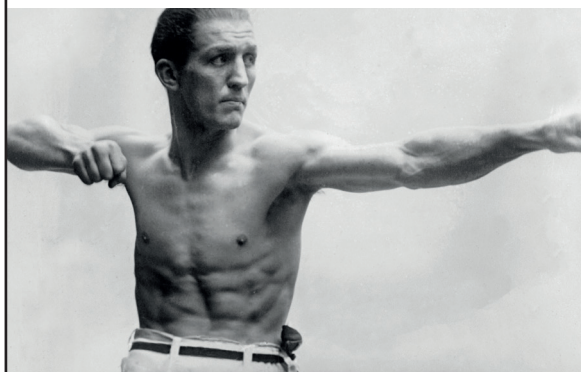
06	DANIEL MENDOZA	88	EMILE GRIFFITH
10	JACK JOHNSON	90	IL A AFFRONTÉ... CARLOS MONZÓN
14	IL A AFFRONTÉ... JAMES JIM JEFFRIES	96	MOHAMED ALI
16	GEORGES CARPENTIER	100	IL A AFFRONTÉ... GEORGE FOREMAN
18	IL A AFFRONTÉ... JACK DEMPSEY	106	NELSON MANDELA
24	BATTLING SIKI	110	TEÓFILO STEVENSON ET FÉLIX SAVÓN
34	EUGÈNE CRIQUI	120	MIKE TYSON
42	AL BROWN	124	IL A AFFRONTÉ... LENNOX LEWIS
46	IL A AFFRONTÉ... KID FRANCIS	126	IL A AFFRONTÉ... EVANDER HOLYFIELD
50	VICTOR YOUNG PEREZ	130	VITALI KLITSCHKO
58	MAX SCHMELING	138	VLADIMIR KLITSCHKO
60	IL A AFFRONTÉ... MAX BAER	140	MANNY PACQUIAO
64	IL A AFFRONTÉ... JOE LOUIS	144	IL A AFFRONTÉ... OSCAR DE LA HOYA
66	PRIMO CARNERA	148	IL A AFFRONTÉ... FLOYD MAYWEATHER JR.
74	JAKE LAMOTTA	150	MYRIAM LAMARE
76	IL A AFFRONTÉ... MARCEL CERDAN	154	CHRISTY MARTIN
80	IL A AFFRONTÉ... SUGAR RAY ROBINSON	158	ANTHONY JOSHUA
82	LÁSZLÓ PAPP	166	OLEKSANDR USYK
		168	IL A AFFRONTÉ... TYSON FURY
		176	REMERCIEMENTS ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

GEORGES CARPENTIER

L'HONNEUR DE LA PATRIE

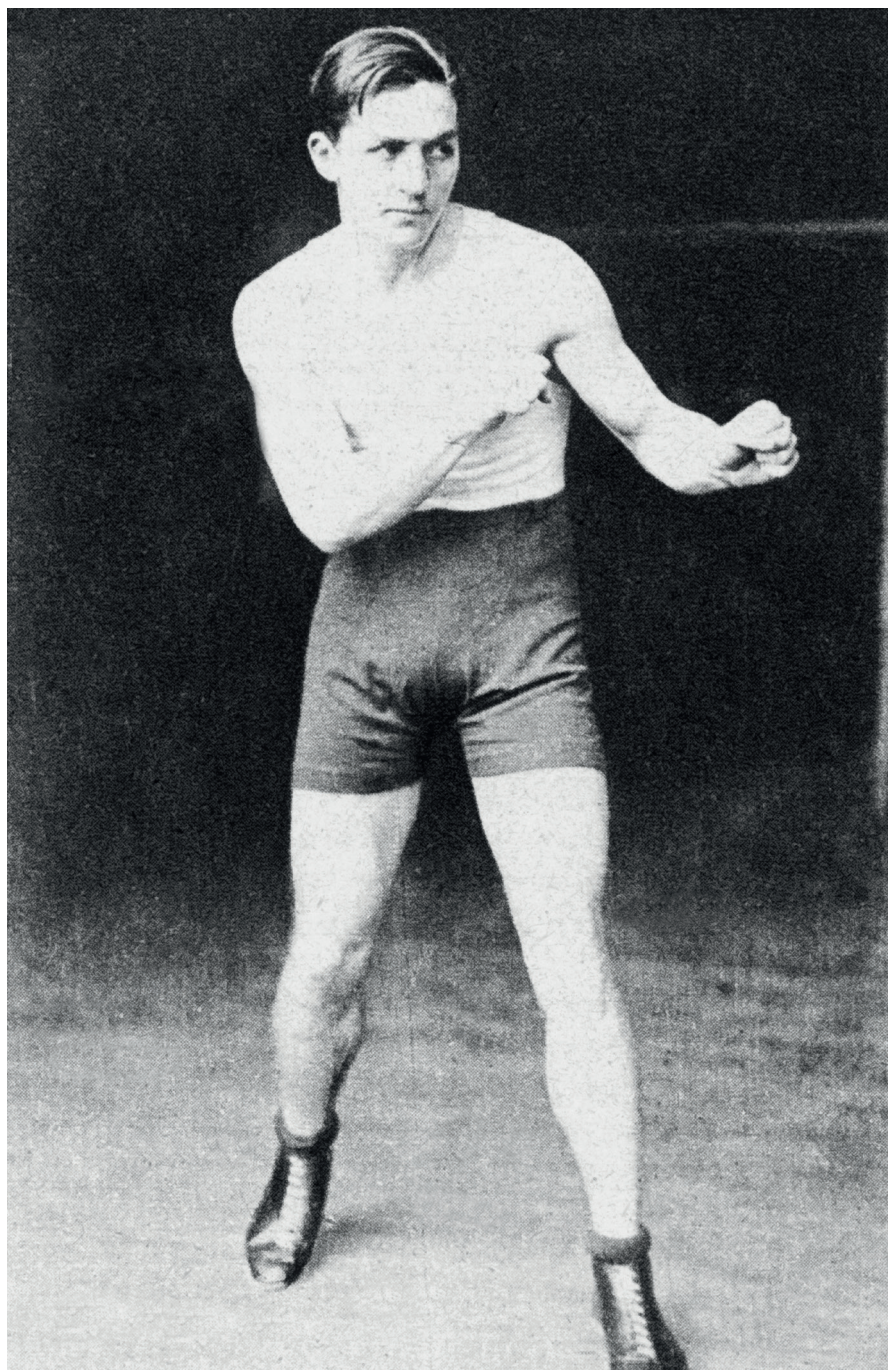
Sans doute le plus grand pugiliste tricolore de l'histoire avec Marcel Cerdan, le Nordiste, subtil alliage de technicité et de puissance, incarne également une certaine idée de la France.





- **Champion de France professionnel**
des welters en 1911, des mi-lourds en 1922
et des lourds en 1923
- **Champion d'Europe professionnel**
des welters en 1911, des moyens en 1912,
des mi-lourds de 1913 à 1922 et des lourds
de 1913 à 1922
- **Champion du monde professionnel**
des mi-lourds de 1920 à 1922
- **89 victoires (dont 57 avant la limite), 6 nuls
et 15 défaites dans les rangs professionnels**

Le petit Georges naît le 12 janvier 1894 à Liévin. Son père est ouvrier mineur et sa mère ménagère. Il grandit à Lens, ville des corons, dans un foyer de cinq enfants dont il est le benjamin. Il est orienté vers le noble art à 10 ans, à l'occasion d'une bagarre entre gamins sous les yeux de François Descamps, président de la société de gymnastique de la Maison du peuple de Lens, lequel devient à la fois son entraîneur et son manager. Son protégé, qui a obtenu son certificat d'études et intégré le marché du travail, débute par la boxe française ou savate. Il présente des aptitudes hors du commun qui font de lui, en 1907, à 13 ans, un champion de France junior et, un an plus tard, un champion du monde amateur. Mais, à l'aube du ^{xx}e siècle, c'est bel et bien le noble art qui a le vent en poupe et la cote. Si bien que François Descamps le dirige en 1908 vers cette discipline. Et ce sans inquiétude, dans la mesure où Georges Carpentier y est tout aussi à son aise. La valeur n'attendant pas le nombre des années, il défie avec brio et à un rythme soutenu des plus costauds et des plus âgés que lui, tout en continuant à façonner son corps en vue de l'adapter aux exigences du ring. Il lui arrive, de très rares fois, de s'incliner contre des opposants chevronnés – comme les Américains Frank Klaus et Billy Papke en 1912 –, mais cela fait partie de son



apprentissage. Pas de quoi, donc, en faire un drame à ses yeux. « Pour le public parisien, j'étais le petit Français qui n'avait pas peur des grands méchants loups que l'on faisait spécialement venir d'Amérique pour le dévorer. Pour être populaire, le héros a besoin, de temps en temps, d'être plaint. » Le voilà en 1911 champion de France et d'Europe professionnel des welters, avant de connaître la consécration continentale en moyens en 1912. Puis il s'impose en lourds en 1913, en battant le 1^{er} juin à Gand l'Anglais Bombardier Wells qui accuse 15 kg de plus sur la balance et 15 cm supplémentaires sous la toise. Un exploit accompli à 19 ans, qui fait de lui une idole précoce. En 1911 déjà, le journal *L'Auto* assure que « maintenant, il n'y a plus de doute, nous possédons en Carpentier le merveilleux athlète qui peut prétendre, et à juste titre, aux plus hautes destinées dans le sport pugilistique ».

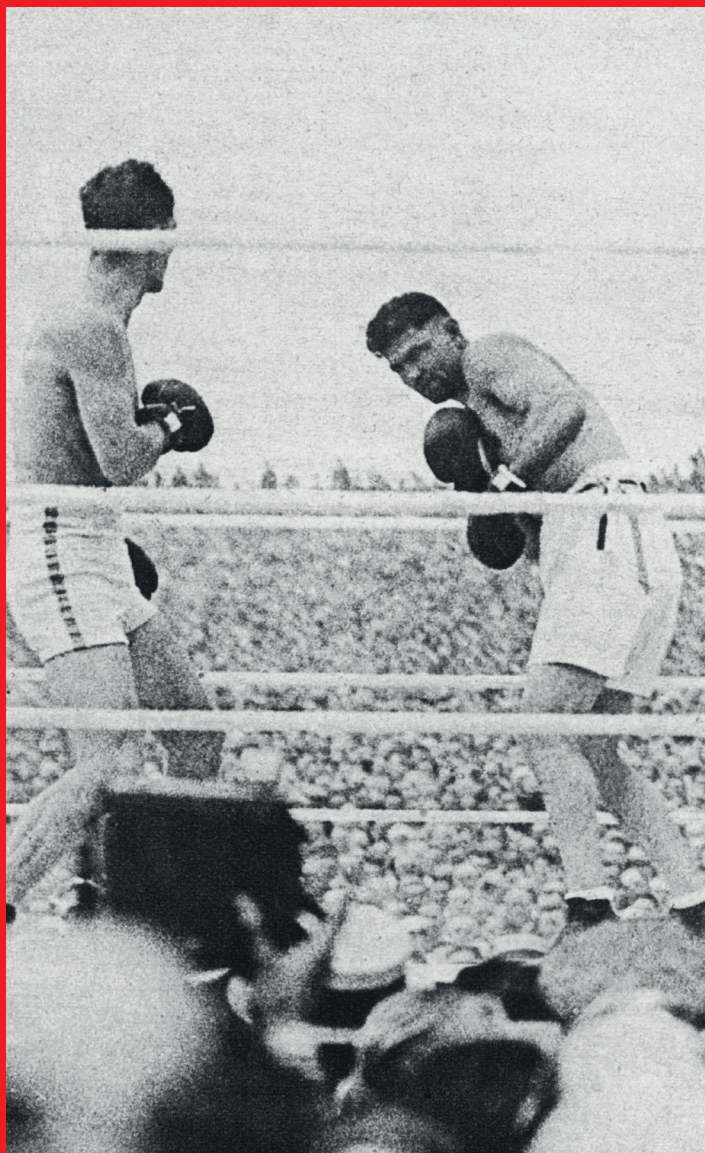
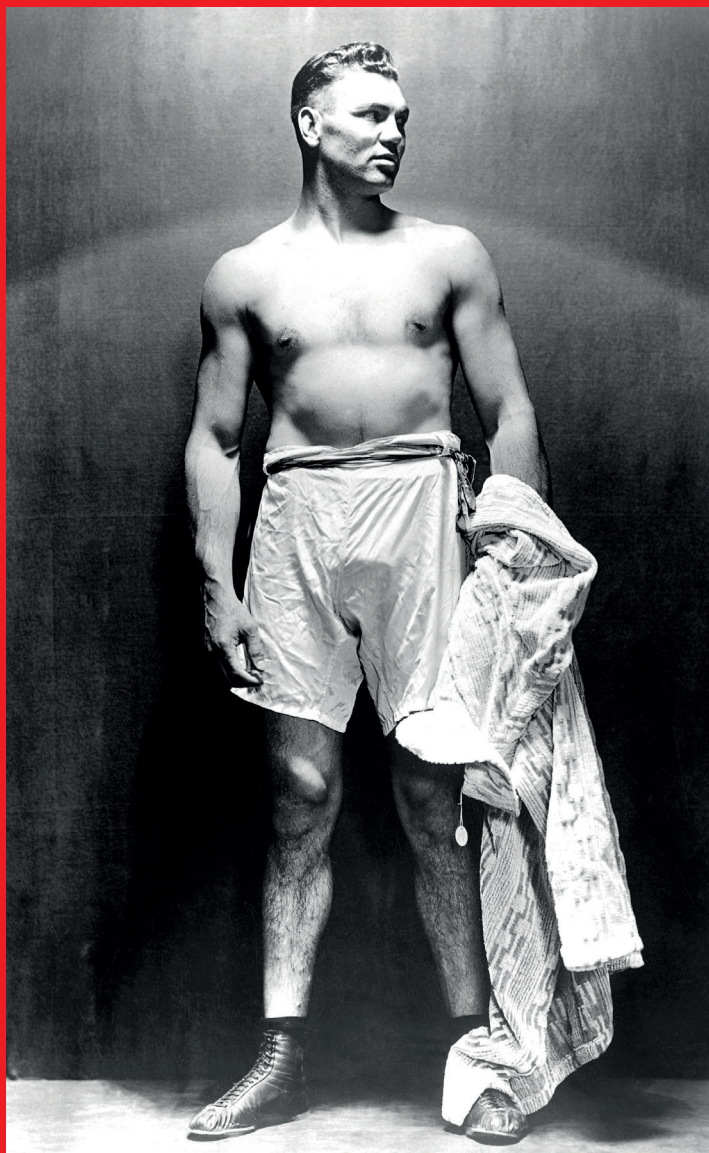
↑ Le Nordiste connaît la consécration internationale à 18 ans.

IL A AFFRONTÉ... JACK DEMPSEY



Jack Dempsey, de son vrai nom William Harrison Dempsey, naît le 24 juin 1895 à Manassa, dans le Colorado, où son père a tout quitté pour s'installer avec les siens dans une ferme. Il débute la boxe à 16 ans, au gré du temps libre que lui laissent ses différents emplois successifs. Le succès se fait attendre jusqu'à ce qu'il entame une collaboration avec le renommé entraîneur Jack Kearns qui le façonne patiemment sur le plan technique. À partir de 1918, son élève commence à étonner un à un tous ses adversaires. Il devient champion du monde des lourds le 4 juillet 1919, en détrônant son compatriote et aîné Jess Willard. Le « Tigre de Manassa » domine Georges Carpentier le 2 juillet 1921.

Tout comme son adversaire du jour, il fait son entrée dans la caste des gens célèbres. Il s'affiche par exemple avec Rudolph Valentino et Charlie Chaplin. Inévitablement, ses prestations dans le carré magique s'en ressentent, dans la mesure où il ne fait plus montre de l'ascétisme et de la rigueur qui siègent à tout boxeur désireux de se hisser sur le toit du monde et d'y rester. D'autant que sa vie conjugale est mouvementée entre divorces et remariages. Il enchaîne les exhibitions et les rôles au cinéma, ainsi qu'au théâtre. L'inévitable se produit quand il est détrôné par Gene Tunney le 23 septembre 1926. Il s'incline également lors de la revanche, le 22 septembre 1927. Il décide alors de tirer sa révérence et se lance dans les affaires, achetant et revendant, ici un hôtel, là un restaurant, quand il ne produit pas des films. Il devient également arbitre et tire tout le parti de sa célébrité en se faisant rémunérer pour assister à des événements d'envergure. Il meurt à New York en 1987, à l'âge respectable de 87 ans.



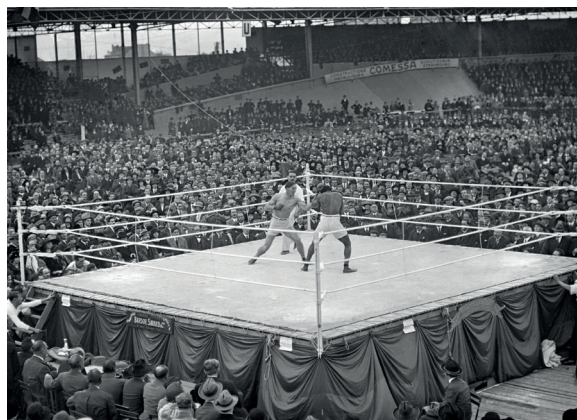
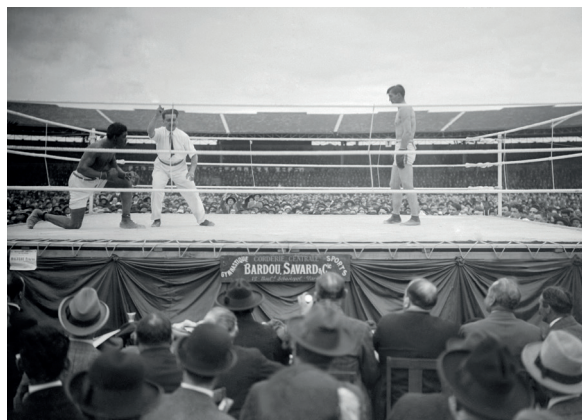
Alors qu'il est encore à l'orée de sa carrière, son aura et sa popularité sont telles qu'un film muet, biopic avant l'heure, est réalisé ; il a pour titre *Le Roman de Carpentier*, avec à l'affiche les acteurs Berthe Bovy et Harry Baur. Tout lui sourit. Il a l'élégance racée et sait parfaitement associer vie sportive et vie mondaine. Il fréquente assidûment ce que l'on n'appelle pas encore la *jet-set*. C'est notamment un familier de l'Aga Khan, de la Belle Otero ou encore de Roland Garros.

« IL EXÉCUTE LES MISSIONS LES PLUS PÉRILLEUSES AVEC BRAVOURE ET ENTRAÎN »

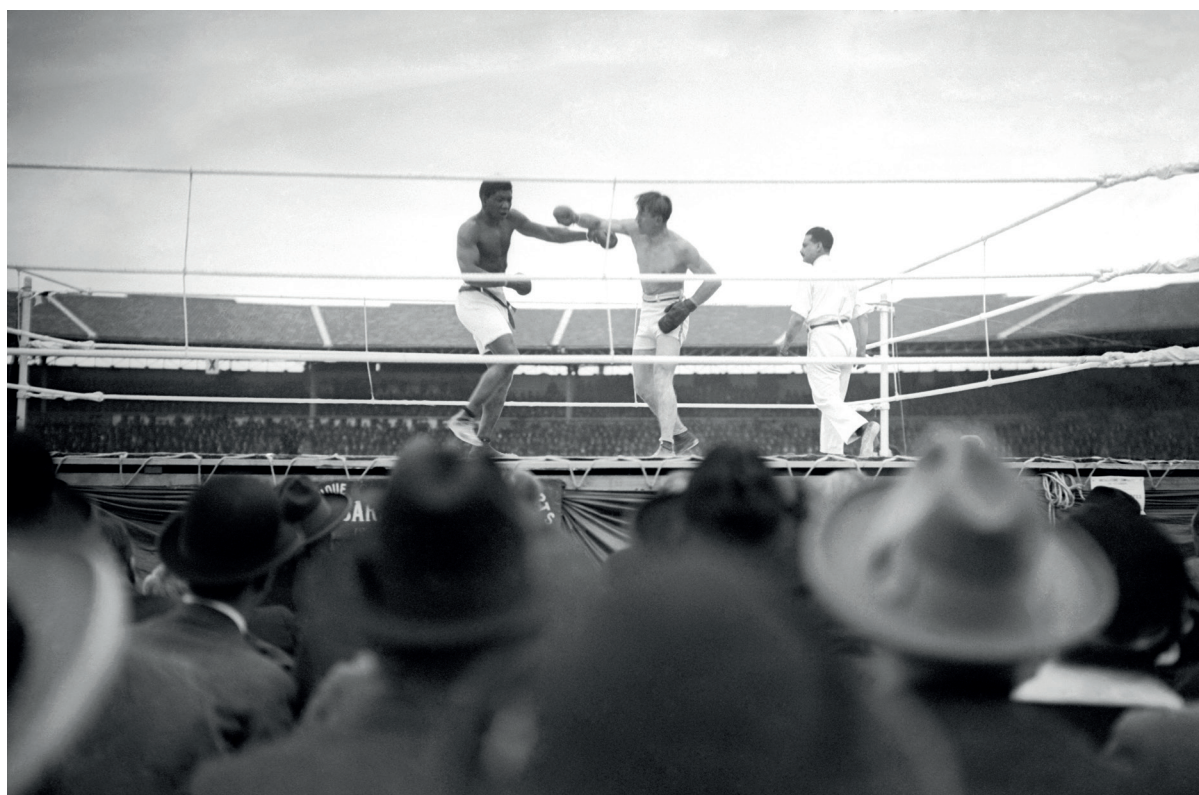
Lorsque l'éclatement de la Première Guerre mondiale devient inéluctable, il forge un peu plus sa légende en faisant le choix courageux de devancer l'appel, dès août 1914. Son engagement est mû par un patriotisme sincère, ce que l'opinion publique apprécie au plus haut point. Rares sont les célébrités qui, en la matière, joignent le geste à la parole.

Il opte pour l'armée de l'Air, suite à un baptême de l'air effectué à Nice en 1913, et qui l'a comblé. Certes, il est d'abord affecté à Saint-Cyr, dans les Yvelines, en tant que chauffeur automobile. Puis on lui enseigne les rudiments du pilotage au camp

d'Avord, dans le Cher, jusqu'à la consécration. En l'occurrence, l'obtention du brevet de pilote le 24 mai 1915. Le Nordiste est également élevé au rang de sergent. Sa mission principale consiste à surveiller depuis les airs la plaine champenoise et le secteur de Verdun afin d'informer l'artillerie du positionnement des Allemands. Il s'en acquitte avec tellement de célérité qu'il est décoré tour à tour de la Croix de guerre et de la Médaille militaire, qui lui est remise par le président Raymond Poincaré en personne. Le libellé de ses états de service est édifiant. Extrait : « Le 25 septembre 1915, n'a pas hésité à voler par temps de brume et de pluie à moins de 200 m au-dessus des lignes ennemies ; a donné, en maintes circonstances, la preuve d'un sang-froid et d'une énergie remarquables, ne rentrant jamais sans que sa mission soit terminée et, souvent, avec son avion criblé de balles et d'éclats d'obus. » Ou encore : « Sergent pilote d'une très grande habileté ; s'impose à tous par la bravoure et l'entrain avec lesquels il exécute, presque chaque jour, les missions les plus périlleuses ; s'est particulièrement distingué pendant l'attaque du 26 octobre 1916 en survolant les lignes à une très faible altitude pendant près de 4 h, malgré les conditions atmosphériques très défavorables, faisant ainsi preuve d'un complet mépris du danger. »



← Le 24 septembre 1922, à Montrouge, le championnat du monde des mi-lourds oppose Battling Siki à Georges Carpentier.

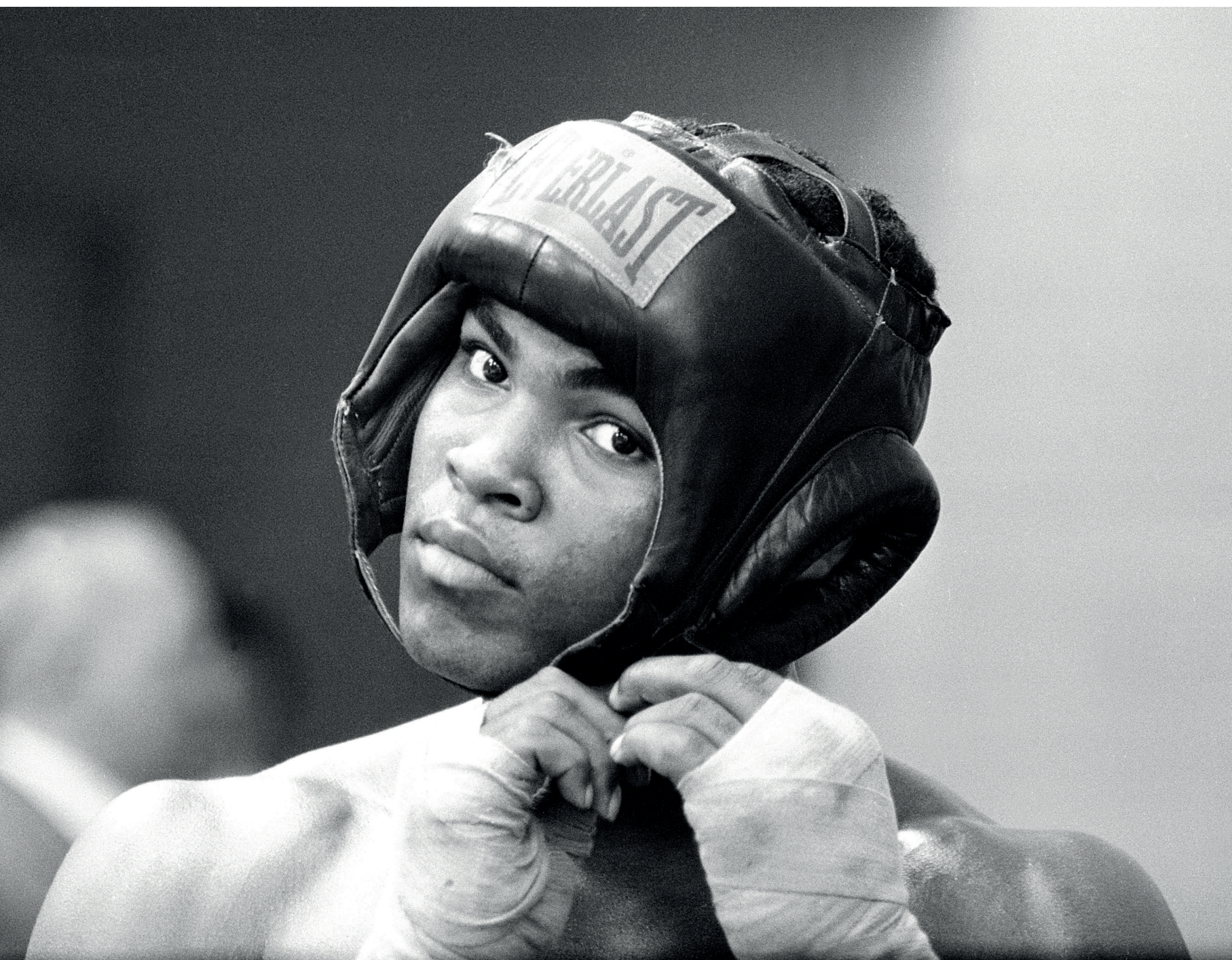


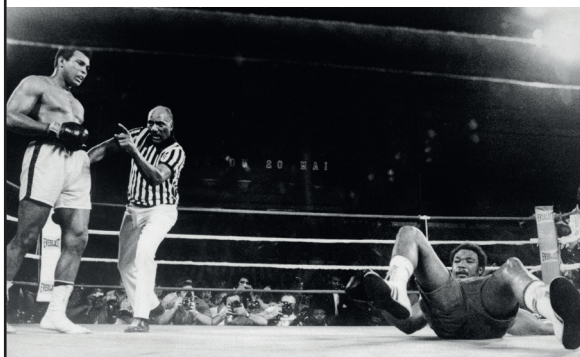
← Le Liévinais cède de manière controversée son titre des mi-lourds face à Battling Siki.

MOHAMED ALI

L'OBJECTEUR DE CONSCIENCE

Par son charisme, ses performances et surtout son engagement politique, l'Américain est sans aucun doute la figure la plus charismatique et iconique du noble art.





- **Champion olympique** des mi-lourds en 1960 à Rome
- **Champion du monde professionnel** des lourds WBA en 1964, en 1967, puis de 1974 à 1979, et WBC de 1964 à 1967, puis de 1974 à 1978
- **56 victoires** (dont 37 avant la limite) et 5 défaites dans les rangs professionnels

Cassius Marcellus Clay voit le jour le 17 janvier 1942 à Louisville. Il se met à la boxe à 12 ans, avec la volonté affichée d'en découdre avec celui qui lui a volé sa bicyclette. Heureusement pour ce dernier, sa victime ne le retrouvera jamais. L'Américain, lui, devient champion olympique des mi-lourds, à Rome, en 1960. Son style délié, basé pêle-mêle sur le coup d'œil, la vitesse de bras, la variété technique et la mobilité, fait merveille. À son retour de la Botte, un restaurant de Louisville refuse de le servir au prétexte qu'il est noir. Fou de rage, le médaillé d'or jette, par dépit, sa breloque dans l'Ohio. Néanmoins, il est déjà fort en gueule. Ainsi fanfaronne-t-il en clamant haut et fort : « Je vais faire tomber le monde entier sur le cul et lui faire dire : "P...n, ce gosse et le plus grand." » Il est le roi du *trash-talking*, lui qui adore déclencher les hostilités avant même le coup de gong initial, histoire de mieux entrer dans la tête de ses adversaires et de les miner mentalement. À la veille d'affronter, le 25 février 1964, le terrible Sonny Liston en championnat du monde des lourds, il se rend devant son domicile. Là, il y organise un simulacre de chasse à l'ours tout en le provoquant verbalement en criant : « Tu es un tocard. C'est moi le champion. Tu n'es qu'un gros ours mal léché. » Sonny Liston, loin d'être aussi fringant et impitoyable qu'à son habitude, s'incline par abandon à l'appel de la septième reprise. Son vainqueur peut d'autant plus s'en donner à cœur joie que, le 25 mai 1965, il s'adjuge la revanche de manière expéditive.

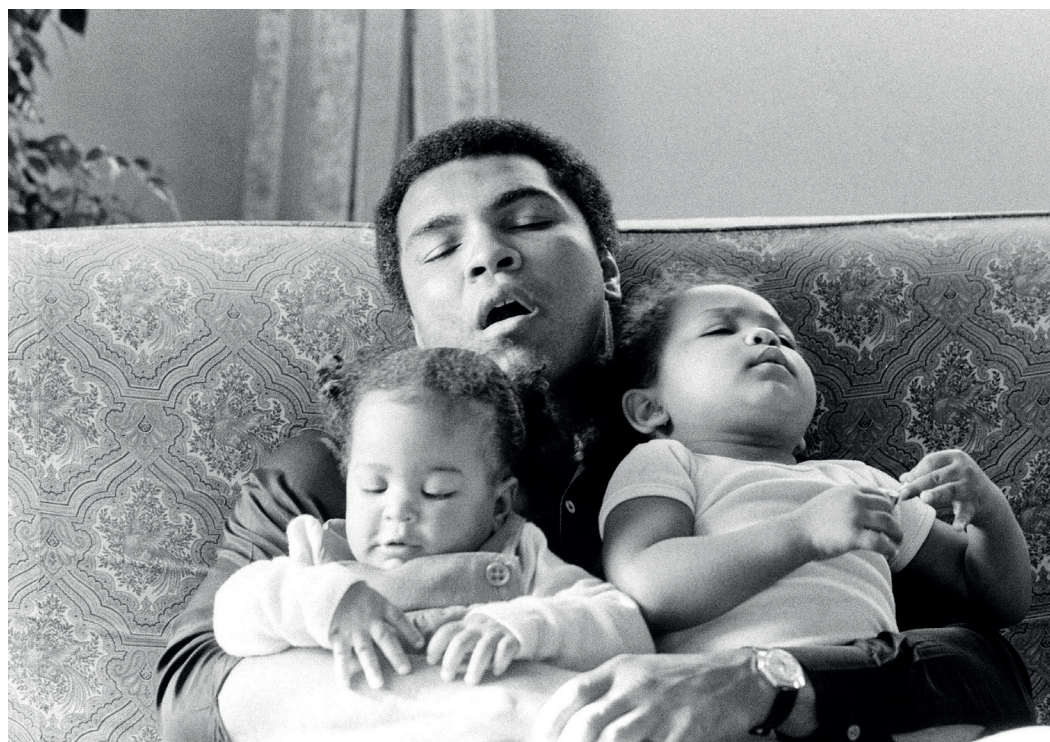
Un succès qui marque un point de rupture, non pas tant sur le plan sportif que sur le plan personnel. En effet, celui qui a grandi dans une famille chrétienne annonce, de manière tonitruante, qu'il change son patronyme hérité de ses ancêtres esclaves : désormais, il ne s'appelle plus Cassius Clay mais bel et bien Mohamed Ali. Un nom musulman qui atteste de sa conversion à l'islam. De même rompt-il avec ses manager blancs. La chose n'a rien d'anodin. Elle est bien au contraire hautement révélatrice. Son nouveau mentor est Malcolm X, le leader de Nation of Islam. Qu'importe s'il doit s'acquitter d'une dîme à l'organisation, laquelle prélève un pourcentage de ses gains.

« AUCUN VIÊT-CONG NE M'A JAMAIS TRAITÉ DE NÈGRE »

Le boxeur s'en explique en termes vindicatifs, voire sécessionnistes entre les lignes : « Je crois en Allah et à la paix. Je ne tiens pas à fréquenter les Blancs. Je n'envisage pas non plus d'épouser une femme blanche. J'ai été baptisé à l'âge de 12 ans, mais je ne me rendais pas compte de ce que je faisais. Je suis un Noir qui a choisi l'islam, qui désire vivre en paix et qui ne la trouve pas dans un monde racialement intégré. Pourquoi devrais-je vivre selon des normes établies par les Blancs ? J'ai l'impression d'être né avec une mission particulière à remplir. Je suis peut-être né pour accomplir une prophétie. »

← Le roi du *trash-talking* adore déclencher les hostilités avant même le coup de gong initial.

↓ Un papa poule en-dehors du ring.



→ Le 6 août 1966, à Londres,
le championnat du monde poids
lourds voit s'affronter Ali et London.

L'homme a de la suite dans les idées, et il n'est pas prêt à renoncer aux siennes sur l'autel de la compromission. Ses convictions emportent tout : il refuse, en 1967, de rejoindre l'armée embourbée dans la guerre du Vietnam. Une insubordination qui ne passe pas dans une Amérique patriotique où chacun doit se sacrifier pour la cause, quelle qu'elle soit, et d'abord l'anticommunisme viscéral de Washington. « Pourquoi me demanderaient-ils de mettre un uniforme [...] et de lâcher des bombes sur des personnes de couleur, au Vietnam, alors que les Noirs, à Louisville, sont traités comme des chiens et privés des droits humains les plus simples ? », fait mine de s'interroger Mohamed Ali. Et d'enfoncer le clou : « Je n'ai rien contre les Viêt-Congs. Aucun d'eux ne m'a jamais traité de Nègre. Nous, les musulmans, ne portons pas d'armes et ne ferons la guerre que si Allah nous dit de la faire. » Droit dans ses bottes et fidèle à sa foi, il accepte les conséquences de son insoumission. À savoir, une condamnation à cinq ans de prison, dix mille dollars d'amende, le retrait de sa licence de boxeur et la déchéance de son titre mondial, ce qui lui interdit tout bonnement de remonter sur un ring. À vingt-cinq printemps, le préjudice est majeur tant il est au meilleur de sa forme et dans la force de l'âge.

« UNE INCARNATION DE LA LUTTE CONTRE LE RACISME ET LA COLONISATION »

Évidemment, ce résistant dans l'âme ne se laisse pas faire et intente tous les recours en justice possibles. Il pointe du doigt le hiatus qui, selon lui, voit le gouvernement des États-Unis obliger les Afro-Américains à risquer leur vie en Extrême-Orient alors qu'ils endurent de plein fouet la ségrégation dans leur propre pays. L'argument sonne comme une évidence et fait mouche. Ce bras de fer dépasse la personne du champion pour devenir très rapidement celui de toute une communauté qui ne bénéficie toujours pas des mêmes droits et du même traitement que les Blancs. Mohamed Ali devient une incarnation, celle de la lutte contre le racisme, la colonisation ou encore la domination du Nord sur le tiers-monde. Il profite de cette assignation hors du carré magique pour prendre son bâton de pèlerin et porter sa (bonne) parole, en particulier dans les universités où il donne des conférences sur ces thématiques. Sa ténacité et son courage galvanisent et incitent les siens, encore trop souvent opprimés en raison de leur couleur de peau, ainsi que les progressistes, à se mobiliser pour, enfin, changer définitivement la donne et les mentalités. À cet égard, la Cour suprême leur donne un coup de pouce décisif. Dans son arrêt du 28 juin 1971, acté à l'unanimité des juges, elle invalide la sentence dont a été l'objet la forte tête du Kentucky. Elle reconnaît que le ministère de la Justice a rejeté à tort sa demande d'objecteur de conscience. Et ce dans la mesure où le motif qu'il a invoqué pour cela est parfaitement légal. En clair, que son opposition à la guerre repose





IL A AFFRONTÉ... GEORGE FOREMAN



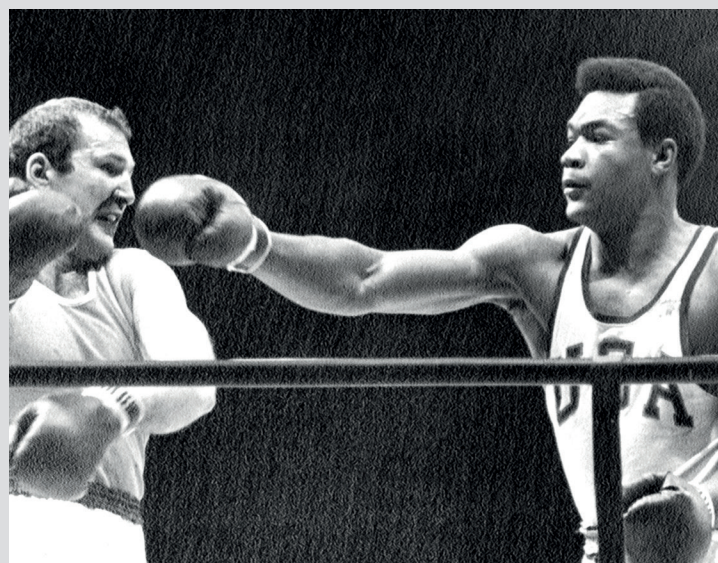
Sur la plus haute marche du podium des Jeux olympiques de Mexico en 1968, le natif de Houston (en 1949), sacré en lourds, tient un drapeau américain. La chose serait d'une grande banalité si, lors de ces Jeux, d'autres athlètes américains, à l'image des sprinters Tommie Smith et John Carlos, n'avaient pas ostensiblement manifesté, toujours sur le podium, leur hostilité à l'égard de la politique intérieure du gouvernement américain, peu enclin à garantir l'égalité des droits entre les Noirs et les Blancs et à éradiquer une ségrégation quasi séculaire. Big George aura, au demeurant, longtemps la réputation de ne pas suffisamment prendre fait et cause pour ses concitoyens afro-américains.

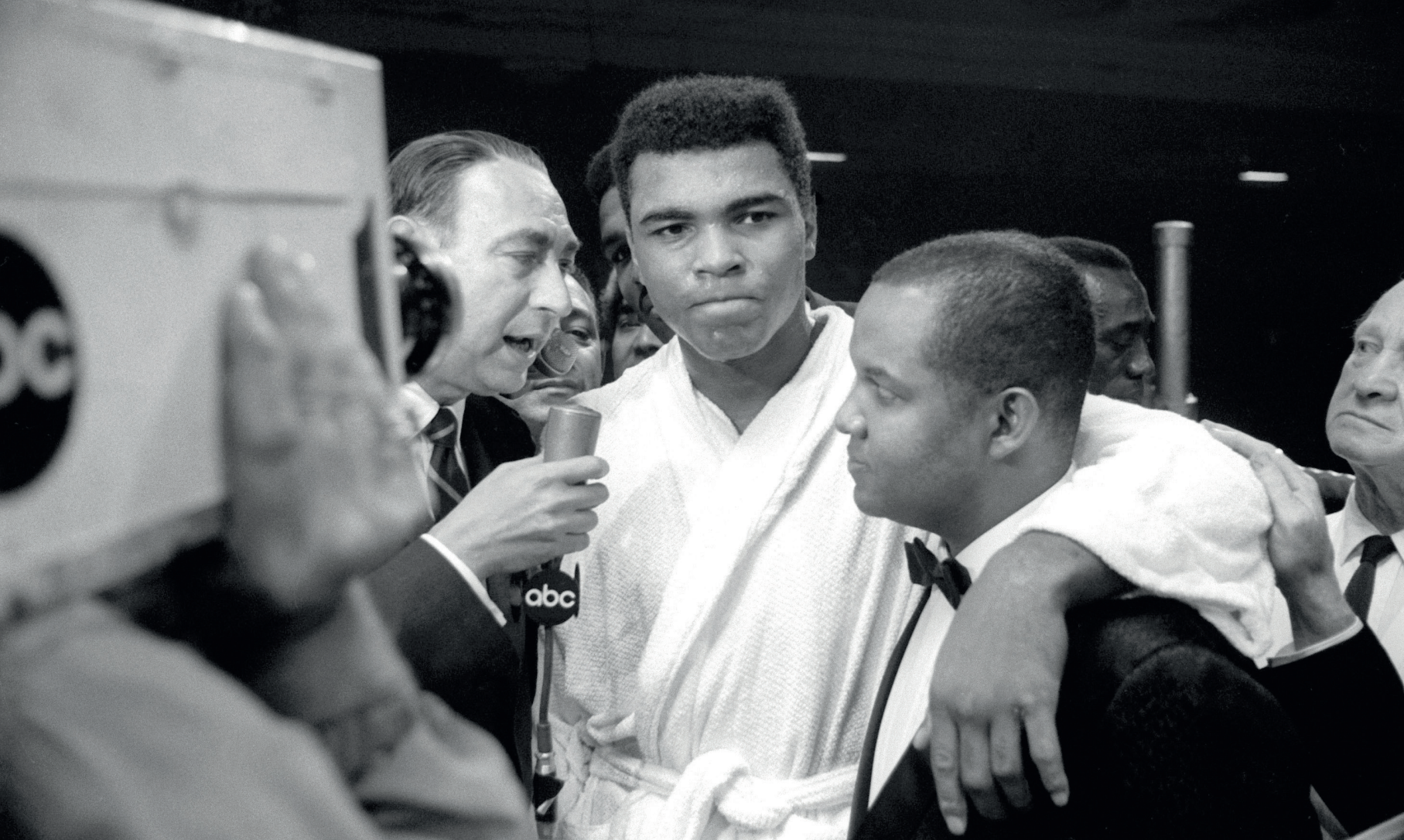
Cela ne l'empêche pas, dans le carré magique, de faire parler sa puissance phénoménale. Il devient le champion du monde WBC des lourds en dominant, le 22 janvier 1973, un autre très costaud en la personne de Joe Frazier. Il cède sa couronne à Mohamed Ali lors de l'iconique « Rumble in the Jungle », à Kinshasa le 30 octobre 1974.

Il raccroche les gants en 1977 et devient pasteur évangéliste. Comme beaucoup, il cède au doux rêve du *come-back* en 1987, à 38 ans. Il perd deux championnats du monde en 1991 et 1993, devant Evander Holyfield et Tommy Morrison, avant de faire sensation le 5 novembre 1994 à Las Vegas, en détrônant l'invaincu Michael Moorer, détenteur des ceintures WBA et IBF de la catégorie.

Il a alors 45 ans, un âge presque canonique pour un lourd. Il se retire définitivement deux ans plus tard.

Ce père de douze enfants sait de surcroît parfaitement vendre son image, notamment à une société spécialisée dans la fabrication de grils alimentaires, laquelle lui verse la bagatelle de 137 millions de dollars. De quoi lui assurer une retraite dorée. Il s'éteint le 22 mars 2025.





sur des croyances religieuses sincères et profondes. Il n'y avait donc pas de raison valable de la récuser.

Après trois ans et demi de lutte, il revient donc aux affaires et, comme à son habitude, ne se défile pas. Il défie le nouveau champion du monde de la catégorie, Joe Frazier, le 8 mars 1971 à New York. Envoyé au tapis dans l'ultime reprise, il s'incline de peu aux points à l'issue d'un duel qui restera dans les annales. Il prend néanmoins sa revanche sur Smokin' Joe le 28 janvier 1974 au Madison Square Garden, avant de disputer, contre George Foreman, ce qui demeure sans doute encore aujourd'hui le duel le plus médiatisé l'histoire de la discipline, le fameux « Rumble in the Jungle » ou « Grondement dans la jungle ».

VALORISER L'AFRIQUE DANS SON ENSEMBLE ET LA DIVERSITÉ DE SON PATRIMOINE

Le combat se tient à Kinshasa, le 30 octobre 1974, à l'initiative du président zaïrois Mobutu. Celui-ci cherche à émanciper son peuple, à ce qu'il se réapproprie ses racines et sa culture, tout en confortant la place de son pays, indépendant depuis seulement 1960, dans le concert des nations. Les rues de la ville sont parsemées de pancartes sur lesquelles il est écrit en français puis en anglais : « Merci citoyen-président Mobutu parce que, grâce à ce combat de boxe, Kinshasa deviendra pour un moment la capitale du monde entier. »

En somme, il s'agit de faire œuvre de décolonisation et de prendre ses distances avec l'impérialisme. Outre la boxe, cet événement entend valoriser l'Afrique dans son ensemble, son

identité et la diversité de son patrimoine. Il est aussi question de fierté sous le prisme à peine voilé du nationalisme. On en revient là aux origines africaines des Noirs américains, acheminés de force outre-Atlantique entre le ^{xvi}^e et le ^{xix}^e siècle, dans le cadre du sinistre commerce triangulaire basé sur la traite négrière.

Cette visée hautement politique plaît à Mohamed Ali qui se dit Africain dans l'âme. Une fois sur place, la répartition des rôles est tacitement actée, quand bien même son rival est lui aussi un homme de couleur. C'est bien le challenger qui est le gentil dans la mesure où il prend soin, à chaque fois que l'opportunité lui en est donnée, d'exprimer son adhésion à la cause. Il a appris quelques mots de lingala en signe de solidarité et de volonté de s'intégrer *a minima* dans cet environnement dont il se veut l'ardent promoteur. Dans ces conditions, George Forman, lui, est le méchant, le suppôt des États-Unis, le renégat qui a fait allégeance à l'expansionniste de la Maison Blanche. Sur place, il multiplie de surcroît les impairs. Il a par exemple fait le voyage avec son chien, un animal qui symbolise la domination coloniale. De même s'habille-t-il à l'occidentale quand son adversaire prend soin de revêtir des habits traditionnels locaux jusque dans le peignoir qu'il arbore au moment de monter sur scène. Par ailleurs, il se montre extrêmement affable et disponible pour dialoguer avec la population et la jeunesse, alors que Big George, nettement plus réservé, est enclin à se replier pour mieux se concentrer sur l'aspect strictement pugilistique de la rencontre. Pas étonnant, dans ces conditions, que le premier bénéficie d'un soutien total des Zaïrois qui l'adulent et que le second soit l'objet de critiques et de railleries. Dans la rue et ensuite dans les

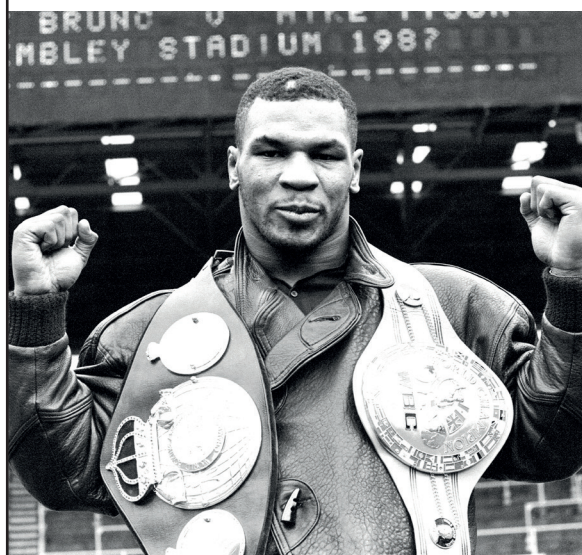
↑ Un homme de médias au discours parfaitement rôdé. Il est ici interviewé par David Coleman, après sa victoire contre Brian London.

MIKE TYSON

IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMÉRIQUE

Ce poids lourd à nul autre comparable est, à sa manière, une incarnation mirifique et tragique du rêve fondateur d'un pays où tout est possible.





- **Champion du monde professionnel** des lourds WBC de 1986 à 1990 puis en 1996, WBA de 1987 à 1990 puis en 1996 et IBF de 1987 à 1990
- **50 victoires** (dont 44 avant la limite) et 7 défaites dans les rangs professionnels



← ↑ 18 mars 199, Las Vegas, Mike Tyson bat Donovan Ruddock par KO technique à la septième reprise.

O n m'appelait la « petite tapette ». J'étais comme une fille, quasiment efféminée. » Celui qui parle ainsi est un dur de chez les durs. Michael Gerard Tyson naît le 30 juin 1966 à Brooklyn. Sa mère, Lorna, l'élève seule avec ses deux autres enfants. Il faut dire que le paternel, Jimmy Kirpatrick, a déserté le foyer familial. Il n'empêche, la violence, la drogue et la pauvreté sont le lot quotidien de son fils. À 10 ans, Mike et les siens déménagent à Brownsville, l'un des quartiers les plus dangereux et criminogènes de New York. En clair, ils ne gagnent pas au change. Plutôt timide, en surpoids et raillé pour son bégaiement, il est la cible de moqueries. Pour couronner le tout, il est victime d'une agression sexuelle à 7 ans. Il n'en parle pas aux siens ni, *a fortiori*, à la police. Il faudra attendre plusieurs années avant que la parole se libère : « Un type vieux m'a enlevé et menacé. Il m'a agressé sexuellement et fait des choses. J'étais un gamin et je ne l'ai jamais revu. Personne ne devait savoir. J'ai juste continué à vivre ma vie. Ce n'est pas quelque chose que j'ai constamment dans ma tête. Je ne ressens ni honte ni gêne. » Pour mettre un peu de douceur dans ce monde de brutes

impitoyables et s'en évader à sa manière, en s'apaisant, Mike Tyson s'entiche des pigeons qu'il élève sur les toits. Un jour, un jeune lui en vole un et le tue sauvagement devant lui. Un geste purement gratuit et sadique que Mike ne supporte pas. Il ne lui en faut pas plus pour le faire sortir de ses gonds et se venger en infligeant une violente correction à celui qui avait osé se comporter de manière aussi barbare. Un incident, de son propre aveu, aux allures de déclic : « Je lui ai fait très mal et j'ai découvert que j'aimais ça. » C'est le début d'un engrenage infernal où, au sein de ce ghetto de Big Apple, le rapport de force est le mode de relation privilégié à l'autre : « J'en étais probablement à trois à quatre bastons de rue par jour. Et ce dès l'âge de 9 ans. Je pesais 90 kg à 12 ans. Je me battais contre les enfants puis contre leur père. En effet, ils pleuraient, rentraient chez eux et allaient chercher leur «daron», expliquera-t-il par la suite. Le même livré à lui-même bascule dans la délinquance. Le voilà membre de gangs. Au programme, vols dans les magasins et de voitures, agressions, cambriolages. Il participe même à des braquages, en particulier de bijouteries, en tenant une arme. « C'est le moins que je pouvais faire. Les autres que je connaissais, eux, tuaient », racontera-t-il plus tard. À 13 ans,